

Introduction

Lire Husserl est une entreprise difficile. Elle l'est tout d'abord pour des raisons générales qui sont les mêmes pour toutes les grandes philosophies et qui tiennent aux exigences d'une pensée rigoureuse et originale. Elle l'est aussi pour quelques raisons plus particulières. Tout d'abord, l'ampleur du corpus husserlien : des dizaines de milliers de pages, constituant quelques ouvrages ou articles publiés par Husserl lui-même, mais surtout des leçons, des manuscrits de recherche, des livres inachevés. Ensuite, la prolifération des analyses explorant une variété considérable de problématiques et occasionnant parfois des inflexions, « tournants » ou apparents revirements qui ont pu laisser penser qu'il n'y a pas une, mais plusieurs philosophies husserliennes — bien que cette impression soit largement discutable. Également, l'usage constant d'un vocabulaire technique, rançon d'une volonté de précision dans l'expression d'idées nouvelles.

Aucune de ces difficultés ne doit être dissuasive. Mais les évoquer tout d'abord permet de mieux définir le rôle et l'utilité d'un ouvrage qui, s'efforçant d'accompagner une lecture de l'œuvre de Husserl, devra apporter les repères permettant de commencer à s'y orienter. Dans un ensemble aussi multiple et volumineux, on cherchera à tracer quelques lignes directrices, qu'il s'agisse de celles qui font l'unité et la structure d'un livre en particulier ou bien de problématiques générales, résurgentes, qui relient des ouvrages de différentes époques. Le sens et les implications des analyses husserliennes apparaîtront alors plus clairement. Par exemple, la réfutation du psychologisme menée dans le premier tome des *Recherches logiques* (intitulé *Prolégomènes à la logique pure*) doit être située à la fois dans le contexte du livre (celui d'une réflexion sur le sens de la logique) et

dans celui d'une interrogation plus vaste sur les fondements subjectifs de la connaissance, question qui traverse toute la philosophie husserlienne.

Face aux difficultés techniques, à la précision d'analyses phénoménologiques portant sur des distinctions auxquelles on n'a pas l'habitude de prêter attention et que le langage contribue à embrouiller, on aura aussi souvent que possible recours à l'explication par l'exemple. On sait depuis Platon en quoi ce procédé est insuffisant. Mais nous laisserons le lecteur chercher lui-même dans le texte de Husserl la précision conceptuelle qu'il jugera souhaitable et examiner les difficultés théoriques qu'elle peut aussi parfois soulever. L'important sera ici, conformément à l'exigence phénoménologique, de ne pas perdre de vue « les choses mêmes » et de ne pas donner aux idées husserliennes l'apparence de constructions conceptuelles arbitraires.

Pour un premier repérage dans le corpus husserlien, nous pouvons partir d'une classification (non exhaustive) en deux grands groupes de textes. Un premier groupe rassemble des livres (*Idées directrices I, Méditations cartésiennes, Crise des sciences européennes*) ou des cours (notamment *Philosophie première*) conçus comme des introductions à la phénoménologie transcendantale, c'est-à-dire à la philosophie, puisque, pour Husserl, la phénoménologie transcendantale est la discipline qui doit porter à son accomplissement le projet philosophique hérité de la tradition. Lire ces ouvrages permet de comprendre le sens que Husserl donne à la philosophie, les buts qu'il lui assigne, les moyens qu'il met en œuvre pour les atteindre et déjà aussi les thèses majeures qu'il défend. Passer de l'un à l'autre de ces textes, bien qu'ils appartiennent à des périodes différentes (de 1913 à 1936), conduit à emprunter, dans ce qu'elles ont de complémentaire, différentes « voies » d'accès à la phénoménologie.

Un deuxième groupe de livres ou de textes (notamment de leçons) explore différents champs de recherches auxquels Husserl s'est consacré. Le principal est certainement celui de la logique, qui fait l'objet de plusieurs publications majeures : la *Philosophie de l'arithmétique*, les *Recherches logiques*, *Logique formelle et logique transcendantale*, *Expérience et*

jugement. Mais si l'on tient compte des leçons et des manuscrits qui sont maintenant en grande partie édités dans la collection *Husserliana*, et dont beaucoup sont déjà traduits en français, on s'aperçoit que les principaux grands thèmes de la philosophie y sont abordés : par exemple, la question éthique, les recherches « esthétiques » (temps, espace, perception, imagination...), l'âme et le corps, la psychologie, la société, l'histoire... Or ce ne sont pas à chaque fois de simples champs d'application pour une phénoménologie transcendante constituée à l'avance et, si l'on peut dire, prête à l'emploi. En réalité, toutes ces questions ont souvent été explorées très tôt par Husserl, et ce sont elles qui l'ont amené à des réflexions sur les buts et les méthodes de la philosophie — donc à la définition de la philosophie comme phénoménologie transcendante. Par conséquent, partir de la question logique ou de la question éthique ou d'une autre de ces problématiques spécifiques représenterait autant de voies d'accès différentes à la phénoménologie transcendante.

Les entrées possibles dans le corpus husserlien sont, on le voit, multiples. Il en est deux qui peuvent toutefois être privilégiées du fait de l'importance des ouvrages correspondants : celle qui part des textes d'introduction à la phénoménologie et celle qui part des textes consacrés à la logique. Ce sont les deux parcours de lecture que nous allons suivre, dans un ordre qui pourrait tout à fait être inversé, de sorte que le lecteur de ce livre pourra aussi bien le commencer par sa première ou sa seconde partie.

L'œuvre husserlienne sera donc prise comme un tout, sans chercher à suivre une évolution chronologique, mais en reliant souvent au contraire des textes de différentes « périodes ». Nous aurions pu choisir d'aller du « premier Husserl » (« prétranscendantal ») au « dernier Husserl » (dont on dit parfois qu'il remet en cause radicalement ses positions philosophiques antérieures) en passant par le « tournant transcendantal » des années 1900 ou bien le « tournant génétique » de la fin des années 1910. Mais, à travers les évolutions philosophiques indéniables de Husserl, l'existence de ces tournants et autres ruptures, supposant chaque fois un « avant » et un « après » nettement distinguables, demeure sujette à discussion. En revan-

che, la reprise constante de problèmes sans cesse réélaborés nous paraît être plus caractéristique de la manière husserlienne de philosopher. Tabler sur une continuité et une cohérence, sinon de l'ensemble des positions, du moins du projet philosophique husserlien sera en outre un parti pris de lecture en vue d'aider un lecteur que nous supposerons novice à surmonter l'impression d'étrangeté que commence par laisser toute philosophie nouvelle. Une philosophie est une totalité et ne peut être vraiment comprise que comme telle. Isolément, chaque prise de position semblera, plus ou moins, arbitraire. Rapportée à un ensemble, elle révélera son sens profond et sa justification. C'est cette compréhension d'ensemble que nous souhaitons ici faciliter.

Les introductions à la phénoménologie transcendantale

Les années 1900 sont sans doute la période la plus décisive de la philosophie husserlienne. Elles commencent par la publication des *Recherches logiques* (1900-1901) qui sont, aux yeux de Husserl lui-même, l'ouvrage de percée de la phénoménologie¹. Mais les caractères essentiels de cette discipline nouvelle ne se précisent que progressivement dans les années qui suivent. Les leçons données par Husserl en portent témoignage et permettent de suivre les étapes de cette maturation : avec, en particulier, la mise en œuvre de la méthode de réduction, la position de la problématique de la constitution, le rattachement à l'idéalisme transcendantal.

Cette période décisive et féconde débouche sur la publication en 1913 d'une œuvre majeure, le premier tome des *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures* (les deux autres tomes prévus resteront inachevés et inédits du vivant de Husserl). Ce premier tome a pour titre : *Introduction générale à la phénoménologie pure*. Un ouvrage, donc, par lequel Husserl veut donner accès à cette philosophie nouvelle dont il vient d'élaborer les grands principes. Il s'agit aussi pour lui de lever les incompréhensions dont il se sent victime de la part notamment de lecteurs enthousiastes des *Recherches logiques* n'ayant pas compris ses orientations ultérieures. La lecture de cet ouvrage constitue peut-être la meilleure entrée dans le corpus husserlien.

1. « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* (1913) », § 6, in *Articles sur la logique*, p. 373-374.

Mais il est significatif que, deux décennies plus tard, le dernier grand livre publié par Husserl en 1936, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, soit à nouveau une introduction à la phénoménologie — tout comme l'avaient d'ailleurs été, entre-temps, les *Méditations cartésiennes* (1929) et, encore auparavant, plusieurs cours : *L'idée de la phénoménologie* (1907), *Philosophie première* (1923-1924¹)... Ainsi, tout au long de sa vie, Husserl a considéré que la rénovation philosophique majeure qu'il souhaitait engager était restée largement incomprise par ses contemporains, qu'elle demandait toujours à être réexpliquée. Au total, Husserl a publié peu d'ouvrages, par comparaison au volume impressionnant de ses écrits. Les projets de publication ont certes été nombreux et le matériau qui aurait pu servir de base à des livres d'analyses phénoménologiques était abondant. Mais ceux qui ont vu le jour du vivant de Husserl consistaient le plus souvent en des textes introductifs et programmatiques.

Multiplier les introductions à la phénoménologie ne signifiait nullement répéter sans cesse la même chose. Cela a permis au contraire de présenter différentes voies d'accès possibles, différents « chemins » que Husserl distingue et suit tour à tour. Il n'est d'ailleurs pas si facile d'en dresser la liste, et il faut tenir compte du fait que ces chemins différents sont parfois apparentés, parfois associés². Quoi qu'il en soit, la voie empruntée en premier, celle des *Idées directrices*, est appelée « chemin cartésien ». C'est aussi celle qui est suivie dans les *Méditations cartésiennes* par exemple. Tout en ayant sa valeur et sa légitimité, elle apparaîtra rétrospectivement à Husserl comme trop abrupte, conduisant « comme par un saut » à l'ego transcendantal, et créant par là un risque d'incompréhension (*Crise*, § 43). À cette voie, il opposera la voie historique, partant d'un « problème historique universel » (*Husserliana* XXIX, p. 399), voie suivie dans *La crise* ou auparavant dans *Philosophie première*. Mais au sein de ces ouvrages se

1. Les références complètes sont données dans la bibliographie, en fin de volume.

2. Cf. A. L. Kelkel, *Avant-propos du traducteur*, in Husserl, *Philosophie première*, 2, p. XLI-XLV.

distinguent encore différents chemins possibles, en particulier le chemin qui part d'une question-en-retour sur le monde de la vie (*Crise*, III A) et celui qui part de la psychologie (*Philosophie première*, *Crise* III B).

Ce sont ces différentes entrées possibles dans la phénoménologie transcendentale que nous pouvons maintenant indiquer au lecteur de Husserl. Nous les suivrons principalement à travers la lecture, au sein du groupe des œuvres introductives à la phénoménologie, des deux livres majeurs que sont le premier tome des *Idées directrices pour une phénoménologie* (1913) et *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendentale* (1936). Mais nous nous référerons aussi, parfois, à *Philosophie première* (cours de 1923-1924) et aux *Méditations cartésiennes* (1929).

Le chemin cartésien. Les *Idées directrices* (1913)

Les *Idées directrices* sont une introduction méthodologique à la phénoménologie. Leur objet est de montrer que la phénoménologie est possible et d'examiner quelle méthode la rend possible. Elles font en revanche pratiquement silence sur la question de la motivation et de la finalité du projet phénoménologique, d'où un sentiment de gêne qu'exprimera Husserl lui-même :

On se demande avec embarras ce que l'on a bien pu gagner par-là, et comment on doit gagner à partir de là une science fondamentale d'un genre entièrement nouveau, décisive pour une philosophie. (Crise, § 43).

On a en effet parfois l'impression de ne pas savoir où l'on va, ni pourquoi on y va. Ou plutôt, on ne le sait que par effets d'annonce (une « science entièrement nouvelle » va se présenter à nous), mais non par la conscience claire d'un but. Pourquoi cette science nouvelle, la phénoménologie? Qu'apportera-t-elle qui puisse actuellement nous manquer et motiver ainsi sa recherche? Pourquoi effectuerions-nous ce saut ou encore cette

conversion qu'elle exige de nous? Il semble qu'une réponse complète à ces questions ne puisse être donnée que par la phénoménologie elle-même, lorsqu'elle sera atteinte, et c'est pourquoi il nous faut bien, en attendant, nous laisser guider par ces simples indications...

Certes, un but est fixé et clairement suivi : fonder une science nouvelle. D'ailleurs, montrer que des sciences encore inédites sont possibles dans le domaine eidétique est l'une des tâches les plus constantes que se fixe Husserl. Non seulement la logique pure doit être reconnue comme science, et non assimilée à une simple technique (un art de penser), mais le secteur de l'a priori ne se limite nullement au logico-mathématique : il faut aussi constituer une psychologie rationnelle, une éthique apriorique, etc. Le projet de fonder la phénoménologie se rattache ainsi à ce but général d'étendre le domaine de la connaissance a priori.

Mais il ne s'agit manifestement pas que de cela. La phénoménologie sera « transcendante ». À ce titre, elle aura un rôle fondateur vis-à-vis de la science en général. Elle ne sera pas seulement une science parmi d'autres, mais la science des origines absolues (§ 55). Plus encore, elle apparaîtra comme « la secrète aspiration de toute la philosophie moderne » (§ 62). Motiver réellement la fondation de la phénoménologie supposerait donc que l'on se replace dans cette « aspiration », dans cette téléologie philosophique historique. C'est ce que fera Husserl dans la *Crise des sciences européennes* par exemple, mais ce qu'il ne fait pas explicitement dans les *Idées directrices* où l'on ne disposera que d'indications éparses et énigmatiques sur cette question. L'exigence est de ne rien présupposer, « pas même le concept de philosophie » (§ 18), et encore moins son histoire ou ses buts. Et c'est le choix de cette « epochè philosophique » préalable (qui n'est pas encore, et ne doit pas être confondue avec, l'epochè *phénoménologique*) qui impose à la recherche une démarche à l'aveugle dont le sens et la justification ne peuvent s'éclairer qu'à son terme.

C'est, il est vrai, le propre du « chemin cartésien » vers la phénoménologie que d'aller « droit au but » et de conduire « comme par un saut »